

rées s'éparpillent bien un peu à droite et à gauche, mais la vie, le mouvement, le commerce, ne sortent pas du *Corso*. Là, sur des dalles en losange, et polies comme celles de Gênes, passent et repassent sans cesse, et les beaux Catalans d'Algher, et les marchands de Tempio, avec des ceintures hérissées d'armes éclatantes, et les fruitières, les bras nus, la jupe galamment retroussée, la tête encadrée dans des auréoles de fruits et de fleurs, et les porteurs d'eau, poussant devant eux des miniatures d'ânes, et des soldats piémontais, et des étudiants enfouis sous les plis d'un petit collet couronné d'un tricorne, et les citadins, en habit bleu, en chapeau rond; enfin, une foule incessante, courant des marchés aux églises, des églises aux cafés, des cafés à l'Université, au théâtre. Mais c'est le dimanche, surtout, quand les offices religieux sont terminés, que le *Corso* offre un coup-d'œil charmant et animé. C'est alors une confusion, une mêlée chatoyante de chapeaux empennés, de rubans incarnats, de bonnets rouges, de mantilles de taffetas changeant, de casques étincelants, d'aigrettes diamantées, un véritable ruisseau de velours, d'or, de perles et de bijoux, roulant entre deux rangs de chaises. Les conversations bourdonnent et se mêlent; les saluts, les œillades se croisent en tous sens; les éventails espagnols s'ouvrent et palpitent sous les doigts des promeneuses, comme les ailes d'un pigeon; les balcons, couverts de grands tapis qui flottent au vent, se garnissent de curieuses, et ressemblent à des corbeilles de fleurs; les airs se parfument des senteurs féminines, des tubéreuses et des violettes, tandis qu'à l'extrémité de la promenade, la musique militaire fait entendre ses bruyants accords.

Sassari a l'aspect d'une ville continentale; les monuments anciens tombent en ruine; les édifices modernes qui les remplacent, sont mesquins et vulgaires; les nombreuses constructions qui s'élèvent, n'ont ni tournure ni caractère; et déjà